

MON COURS DE
Philosophie

TOME 1
PHILOSOPHIE ET VÉRITÉ

JACQUES PONNIER

MON COURS DE PHILOSOPHIE

Tome 1

Philosophie et vérité

JACQUES PONNIER

MON COURS DE PHILOSOPHIE

© Jacques Ponnier – Mars 2013

ISBN (Livre) : 978-2-36845-242-4

ISBN (eBook) : 978-2-36845-245-5

Édition et versions eBooks réalisées par IS Edition

www.is-edition.com

*La philosophie et la vérité : l'opinion, l'illusion, le doute, la
connaissance, la raison, l'évidence, la démonstration, l'induction, la
théorie et l'expérience.
Rationalisme et scepticisme.*

AVANT-PROPOS

Je publie le texte correspondant à mon enseignement de la philosophie en classe terminale, l'année 2012. Ma première raison de me décider à le faire est l'envie de transmettre la trace écrite de cet enseignement, au moment où j'y mets fin. C'est un cours de terminale et non d'université, je dis pourquoi quelques pages plus loin. Ce fut un bonheur permanent de réfléchir avec les élèves du secondaire : les qualités intellectuelles et l'envie de penser et de dialoguer avec un adulte estimé sont toujours là, heureusement. On parle de baisse de niveau, et on a raison en partie, mais elle s'explique tout simplement par l'entrée en terminale d'élèves qui, ayant passé tout leur temps devant les écrans, n'y ont pas leur place, et qui ont profité des mesures laxistes réglant le passage de seconde en première et de première en terminale. Il est vrai qu'en philosophie un élève qui n'a pas le niveau minimum requis peut néanmoins participer à l'effort de réflexion collective et y apporter parfois une contribution honnête. Il faut cependant reconnaître que, le plus souvent, ce type d'élève ne comprend pas la valeur d'un questionnement mené avec rigueur, se décourage, accuse le professeur de faire des cours trop difficiles et freine l'élan de la classe. Ce sont les partisans de la médiocrité pour tous qui ont gagné depuis bien trop longtemps dans l'enseignement. La France est trop heureuse de copier le laisser-aller européen dans ce domaine. Comme cela on ne fâche personne (sauf les professeurs qui, comme moi, croient à ce qu'ils font, qu'on traite de « réactionnaires » et qu'on se donne pour mission d'isoler et de décourager par tous les

moyens¹) et on laisse le bateau couler tranquillement. Comme le naufrage est très lent, il se remarque à peine. Le seul problème est que les élèves n'apprécient que les « réactionnaires » en question et que ce n'est qu'à eux qu'ils témoignent de la reconnaissance en fin d'année². Grâce leur soit rendue.

Une seconde raison d'effectuer cette publication est le niveau philosophique parfois consternant des productions qui prolifèrent sur le net. L'élève de terminale, celui de classe préparatoire et l'étudiant risquent de se noyer dans cet océan de réflexions logiquement molles et peu méthodiques. Plus que jamais on a besoin d'un professeur de philosophie : *quelqu'un* qui, en rassemblant les éléments de savoir et de réflexion environnants autour de sa problématique personnelle, permet à l'élève de se situer et de définir sa position propre. On sait que c'est cette capacité de synthèse et de construction de sa vie intellectuelle que les techniques informatiques de communication détruisent petit à petit. Le résultat est cette dramatique incapacité à se concentrer et à concentrer ses pensées autour d'un axe qui décourage les meilleurs d'entre nous d'enseigner. Le sujet jeune, gorgé d'images et de signes vides, ne voit parfois même plus l'intérêt d'unifier son savoir et de faire le bilan de sa vie. Alors, on dit : mais vous ne voyez pas qu'ils sont curieux de tout, qu'ils sont merveilleux de s'intéresser à toutes ces choses que les médias leur proposent ! Eh bien, désolé de décevoir, cet intérêt n'a aucune valeur et équivaut rigoureusement à son absence. Il est peut-être même pire : une connaissance qui n'est pas reliée à une

¹ Tous ceux qui sont dans le métier savent que je n'invente rien, bien que la plupart aient applaudi à toutes les réformes !

² On peut dire que toutes les « réformes » (les tentatives de démolition, devrait-on dire) que l'on a infligées à l'Ecole française se sont faites en ignorant superbement l'avis des élèves motivés et travailleurs ! Jamais on ne les a consultés. On a préféré, faire mousser l'avis de ceux qui, n'ayant jamais travaillé, étaient incapables de suivre un enseignement digne de ce nom. Qu'on se souvienne du questionnaire honteux soumis aux élèves du temps de Claude Allègre, avec des questions du genre : « préférez-vous des professeurs jeunes ? » Et comme, malgré la démagogie des questions, les réponses n'étaient pas majoritairement celles qu'on désiraient, on avait tout simplement décidé de ne tenir compte que d'un petit nombre de voix « significatives » !

autre par un effort de synthèse réflexive ne fait rien penser. Elle n'enrichit pas l'esprit, mais au contraire l'appauvrit en l'encombrant. Les têtes sont de plus en plus pleines et de moins en moins bien faites.

Ce livre voudrait participer à un effort de redressement que de moins en moins d'entre nous ont l'énergie de réclamer. Nous sommes, en effet, très fatigués. Fatigués par les éternels détracteurs du savoir, ces mères-poules dérisoires qui ne craignent qu'une chose, que leur cher enfant « n'en puisse plus ». Comme s'il attendait les cours pour s'épuiser en bavardages nocturnes sur la toile...³ Rejoindrons-nous l'Europe (voire le monde) de faibles d'esprit que l'on nous prépare ?

Il est temps de me présenter : après deux ans (seconde et première) de passion pour la critique littéraire (à cause d'un professeur absolument hors du commun que je veux nommer pour lui rendre hommage car ces maîtres de la pédagogie ne publient pas et sont oubliés, Claude Saint-Girons), j'ai été séduit pour la vie par la philosophie en terminale (à cause d'un autre génie, André Pessel, qui fut professeur de classes préparatoires et inspecteur général). Ils m'ont laissé une blessure narcissique inguérissable, le sentiment de ne jamais pouvoir me hisser à leur hauteur et je les en remercie. Evidemment ce n'est pas très « mode » à une époque qui veut en finir avec toute forme d'idéal.

J'ai choisi la philosophie et suivi le cursus jusqu'à l'agrégation (avec au passage une unité de valeur en latin et une admissibilité à l'ENS Ulm), et j'ai commencé à enseigner. Pénétré du sentiment d'indignité dont je parlais (et aussi pour des raisons personnelles), j'ai effectué une psychanalyse de dix ans (avec quelqu'un de très rigoureux lui aussi, que je veux également nommer, Jean François Bargues). Il me semblait que je manquais de densité intellectuelle et de consistance sur le plan de la personnalité. C'est alors que j'ai vu, un jour, les *Problématiques* de Jean

³ J'ai involontairement déclenché un mouvement de stupeur et de révolte chez un élève pourtant assez sérieux en émettant l'idée qu'on pourrait travailler la moitié du week-end ! Je me souviens aussi avoir dit qu'un professeur, à Toussaint, Noël et Pâques, s'accordait cinq ou six jours de plaisir et travaillait le reste du temps. J'ai provoqué une telle hilarité que c'est devenu un sujet de plaisanterie rituel à chaque rentrée.

Laplanche à la devanture de ce qui était encore la librairie des Presses universitaires de France. Je me souvenais de *Hölderlin et la question du père* qui m'avait beaucoup plus. J'étais déjà immergé (et presque noyé) dans les *Ecrits* de Lacan. La décision fut prise de refaire un cursus universitaire en psychanalyse à Paris VII, avec une thèse sous la direction du grand disciple. Elle fut soutenue en 1997, sous le titre *Narcissisme et théorie de la séduction, à propos d'une lecture de Nietzsche*.

L'étape suivante aurait dû être l'entrée à l'université, mais c'était s'imaginer que le monde n'obéissait qu'aux belles lois de la raison. Il fallait caser les jeunes normaliens, qui trustaient les postes, sans compter avec le favoritisme et les préjugés. Dans ma ville, ils m'ont jugé « trop psychologue (ou psychanalyste) », alors que mon travail portait essentiellement sur le philosophe Nietzsche qui lui-même, on le sait, a définitivement confronté la philosophie à la psychologie en se présentant comme psychologue ! De nombreux professeurs de philosophie n'aiment pas la psychologie. Je les soupçonne parfois (ce qui est pour le coup très nietzschéen) de construire leur pensée comme une défense contre leur inconscient. De plus en plus, d'ailleurs, avec la mode antifreudienne qui sévit dans les médias⁴. Résultat : admis huit ans par le CNU, le Conseil National des Universités qui sélectionnent ceux qui peuvent postuler pour les postes universitaires, (dans les deux matières en même temps, ce dont, je l'avoue, je tire une petite fierté) et toujours refusé au niveau local, là où règne l'arrangement. Finalement, je ne m'en plains pas : j'ai trop estimé mes amis les élèves de terminale pour cela.

Cela m'a d'ailleurs laissé le temps de travailler et de publier. C'est Paul-Laurent Assoun qui a le premier accepté mes productions : *Nietzsche et la question du moi* aux PUF en 2000, *Narcissisme et séduction*, *Le temps et le moi* et *L'Autre en question* chez Economica, respectivement en 2003, 2006 et 2010. Une nouvelle édition refondue et modifiée du livre sur Nietzsche est parue chez L'Harmattan (coll.

⁴ Stupide, comme toutes les modes, mais significative : on ne veut plus aucune mise en question de soi, on ne veut qu'être joyeux et ricaner devant les meilleures production du passé. Sur ce thème, on peut lire mon ouvrage *Le temps et le moi*. J'y démonte un peu les critiques de l'un de ces pourfendeurs de Freud, J. Benesteau.

Etudes psychanalytiques) en 2008 (elle est meilleure que la première). Il faut ajouter cette traduction de la thèse de K. Marx : *Différence de la philosophie de la nature chez Démocrite et chez Epicure et Travaux préparatoires*, qui était parue chez Ducrot en 1970, quand j'étais encore étudiant. Considérée par Paul-Laurent Assoun comme la traduction de référence⁵, elle existe encore chez Nizet. Maintenant, je suis le séminaire de Patrick Guyomard à la Société de psychanalyse freudienne, et deux publications verront peut-être le jour aux éditions Campagne Première : *La spirale du regard*, une étude sur le trajet qui mène de la séduction à l'éthique en passant par l'exhibitionnisme, et *Adler et Freud, histoire d'un malentendu ?*, un parcours des textes mettant en jeu la célèbre rivalité et tentant de la lire à la lumière de la question du narcissisme.

Pourquoi parler ici de ces publications ? Tout simplement parce que ce type de travail rejaillit sur le cours de terminale, non par importation directe mais par la stimulation de la pensée et de son expression qu'il suscite.

Dernière remarque : on voit assez que mon approche est à l'interface philosophie/psychanalyse. En effet, que l'on soit freudien ou anti freudien, on doit convenir que la question de l'inconscient (introduite radicalement en philosophie par Nietzsche), est la seule relance significative de la pensée à l'époque moderne. L'approche par la pensée consciente a été jusqu'au bout de ce qu'elle pouvait faire. En même temps, la psychanalyse est devenue, pour une grande part, un dogme sclérosé, une mode et même une idéologie imprégnant la pensée collective. Il faut donc être vigilant. Ce qui m'intéresse, c'est de voir comment la psychanalyse peut remettre la philosophie au travail en interrogeant les doctrines en référence à l'inconscient et en déplaçant l'ordre des questions, mais aussi, en sens inverse, d'étudier en quoi la philosophie peut débusquer, chez Freud par exemple, des éléments dogmatiques parfois implicites qui fonctionnent comme des verrous pour la psychanalyse elle-même. C'est dans ce dialogue que la question de savoir qui nous sommes et ce que nous devons faire trouve à s'élaborer aujourd'hui. Il est d'autant plus navrant de voir les médias relayer l'acharnement contre Freud assez stupide de « philosophes » en

⁵ Dans *Marx et la répétition historique*, puf.

mal de reconnaissance intellectuelle⁶ et de sujets capables de les mettre en vedette : s'ils réussissent à disqualifier Freud dans l'opinion, c'est la philosophie elle-même qu'ils auront, pour leur petite gloire éphémère, assassinée.

Voici donc ce cours. Il s'adresse aux terminales, mais également aux classes préparatoires, et, au-delà, à tous ceux qui n'ont pas eu le bonheur de faire une expérience positive de la philosophie en terminale⁷. Ceux qui l'ont eu, en effet, en parlent encore bien des années après... Il est également destiné aux professeurs qui se préparent à enseigner. Je me suis occupé de nombreux stagiaires, qui étaient souvent très bons, mais qui s'interrogeaient sur la manière de mener le cours, de susciter les questions et d'y répondre d'une manière qui relance la réflexion, et surtout de donner aux élèves une méthode et des corrigés qui puissent les aider. Si mon expérience peut les aider dans ce métier qui est un des plus difficiles qui soit, j'en serai heureux.

C'est, donc, le cours de quelqu'un, et non un produit « neutre » aseptisé et scolaire. D'ailleurs, « scolaire » est un mot qui ne veut rien dire, car, d'école ou non, il s'agit de philosophie. Simplement, j'ai allégé le poids des références en cherchant à aller toujours à l'essentiel, dans un but pédagogique. Je crois que c'est là l'apport essentiel du professeur : faire le tri, négliger les ornements pour saisir le noyau d'une pensée. Les étudiants de classes préparatoires pourront nourrir davantage leurs développements avec l'inégalable *De la philosophie* de

⁶ On peut être très médiatisé et d'autant plus avide de reconnaissance : c'est, précisément, une loi mise à jour par cette soi disant si contestable psychanalyse !

⁷ Je pense aux parents qui souhaitent dialoguer avec leurs enfants qui sont en classe de philosophie, bien que cette interaction pose des problèmes philosophiques et psychanalytiques et reste à surveiller étroitement : l'idéal me paraît être que les parents s'abstiennent de toute intervention dans le travail des enfants, mais soient réceptifs à d'éventuels propos philosophiques tenus à la table familiale (si l'on veut bien éteindre la télévision !). Pour pouvoir tenir leur rang dans ces discussions, ils ont besoin d'une culture philosophique partagée avec leurs enfants, que ce livre peut leur donner.

Michel Gourinat. Ce travail unique en son genre n'a pas pris une ride. Par ailleurs il existe d'excellents recueils de textes, et il est facile de se documenter sur les philosophes que je cite. On peut utiliser la toile, mais en se souvenant que la lecture sur écran est moins efficace que la lecture sur papier et plus fatigante.

Ce premier livre (comme ceux qui suivront) comporte deux parties : le cours et les exercices. Ces derniers sont nombreux et entièrement rédigés, ce qui prend de la place. J'aurais pu publier le cours complet à part des exercices, mais j'ai pour doctrine que dissertation et commentaire sont d'authentiques pratiques philosophiques et qu'en conséquence la lecture des corrigés doit intéresser aussi ceux qui n'ont ni examen ni concours à passer. Nous avons donc ici le cours sur l'idée de vérité avec les dissertations et les commentaires. Suivront : 2) la conscience et l'inconscient, le sujet, 3) la nature et la culture, le désir, la société, autrui, le langage, 4) la religion, le temps, la mort, l'existence, 5) l'histoire, la liberté, le droit, la justice, l'Etat et, pour finir, la matière, la connaissance du vivant et la question des sciences humaines.

J'ai tenté autant que possible d'adopter le style très libre correspondant à la parole vivante en classe. L'écriture des corrigés est plus resserrée et plus dense. Celle des livres publiés encore plus, évidemment. Mais l'intérêt de la transcription d'un cours est de préserver cette présence du professeur, avec ses hésitations et ses improvisations, ainsi que celle des auditeurs qui participent au cours. Mon regret est de n'avoir pas enregistré certaines séances. Quelque soit le niveau d'un élève, en effet, il arrive, dans un cours de terminale, qu'il pose une question dont la pertinence est presque effarante : il a saisi le cœur de la réflexion menée devant lui et, du coup, il propulse le niveau du cours bien au-delà de l'ordinaire. Quand cela se produit et qu'on peut le faire remarquer sans démagogie, on voit changer l'atmosphère : le cours est devenu dialogue philosophique. Mais ce sont des moments de grâce qui illuminent le présent et tombent ensuite dans l'oubli. Ma mémoire en a conservé néanmoins quelques uns.

Il va de soi qu'il faut lire le cours avant les exercices, car ces derniers l'utilisent constamment sans toujours pouvoir le développer. J'y renvoie donc le lecteur en notes.

LA SEANCE D'ACCUEIL

Bonjour, je suis heureux de vous accueillir pour cette année de philosophie. Cette phrase n'est pas démagogique car la démagogie c'est le mensonge flatteur qui, étymologiquement, « conduit le peuple » vers soi en le détournant de sa voie alors qu'ici c'est la vérité. La preuve : je suis toujours resté dans cet établissement malgré de multiples possibilités de changement car je m'y trouve bien. A chaque rentrée, je suis un peu anxieux car je vais aller à la rencontre d'un grand nombre de personnes que je ne connais pas (on fera un cours sur autrui, on tentera de penser cela), mais ma mémoire me rappelle cette chance : l'expérience de l'année de philosophie, après un début toujours laborieux et même parfois difficile, s'est toujours terminée dans l'euphorie. Ce qui nous rive à notre poste et nous désole de le quitter, c'est de perdre chaque année une centaine de personnes qui étaient devenues des amis. Ici encore, on pourrait crier à la démagogie, et pourtant c'est la vérité. J'ai du mal à regarder les photos de classe des années passées. Ce terme, amitié, n'est pas trop fort, surtout si on la définit à la manière d'un philosophe dont nous reparlerons, Aristote, comme le bonheur trouvé dans le rapprochement intellectuel avec une autre personne, voire dans l'identification quasi spéculaire. Or nous allons voir que le travail de la philosophie consiste justement à créer ce rapprochement, là où nous pensions être si différents, voire si étrangers les uns aux autres.

Je vous demanderai de vous présenter en remplissant une fiche de renseignements personnelle. Il faudra me dire si vous préférez que j'emploie le « tu » ou le « vous » lorsque je m'adresserai à vous. On me répond souvent : question saugrenue, le « tu », évidemment. Je réponds

que cela n'a rien d'évident, car encore faut-il réfléchir sur la signification de ces termes. Le « tu » adressé par un adulte à une personne beaucoup plus jeune n'a pas la même signification que le même « tu » entre membres d'une même classe d'âge. Venant de l'adulte, *il marque l'asymétrie de la relation* (car on ne peut accorder à l'élève le droit de tutoyer le professeur, ce serait, pour le coup, démagogique, je l'ai fait lors de ma crise soixante-huitarde, mais c'était dans un autre contexte, bien loin de nous maintenant). Au demeurant il est possible que la relation élève-professeur soit effectivement asymétrique (au moins au début), mais il faut alors bien préciser son sens : si l'asymétrie veut dire que le professeur traite l'élève comme un enfant, le travail philosophique sera une forme d'infantilisation, prolongeant la situation de dépendance familiale.

Ah ! la famille ! Depuis le fameux « familles, je vous hais » d'André Gide, on en a fait du chemin... Aujourd'hui, la famille, vous aimez beaucoup cela : des mères copines habillées comme leurs filles, des pères qui remplissent le tiroir caisse, la maison familiale, un hôtel plutôt confortable où on peut amener son (sa) copain (ine) pour de joyeuses séances d'amour, qui n'aimerait pas ? Par ailleurs, tout le monde le clame et c'est vrai, la famille n'est plus vécue aujourd'hui comme le lieu de l'imposition violente des normes sociales, mais au contraire comme le dernier lieu où l'on peut trouver des normes dans une société déboussolée⁸. Ce qui cache cette vérité, c'est que vous supportez mal ce qui reste d'autorité chez vos parents. Pour nous, philosophes et psychanalystes, cette situation nouvelle pose d'ailleurs un problème car on verra que l'histoire de la pensée est celle de la libération progressive de l'individu, dès sa jeunesse. Faut-il donc renverser la vapeur et se mettre à encenser cette famille que l'on interrogeait de manière si critique ? Ce n'est pas sûr et en tout cas cela mérite réflexion, alors que l'opinion commune se rue sur ce thème et que tout le monde le chante en chœur. Il est possible que le pouvoir familial passe aujourd'hui très peu par le père (et par la mère considérée dans sa fonction parentale), et que ce qui menace la liberté de l'enfant soit la surprotection vorace de ces mères qui vous

⁸ C'est ressassé jusqu'à la nausée. Le Figaro Magazine du 25 Janvier 2013 en faisait encore son thème.

infantilisent, vous gardent à la maison, vous câlinent etc. Mais enfin, il est trop tôt pour parler de cela, contentons-nous de remarquer que vous appréciez aujourd'hui le cocon familial parce que vous êtes perdus.

Donc tout va bien, je vous dis « tu » ? Pas si simple ! Ce qui me chiffonne, c'est que la philosophie ne s'adresse pas à des enfants ! Il y a bien une métaphore qui va dans ce sens chez ceux que l'on nomme les phénoménologues (nous en reparlerons amplement) : le philosophe tiendrait par la main l'enfant, ils s'étonneraient du monde tous les deux, alors que l'adulte aurait oublié cet étonnement. Bon, c'est joli, cela parle immédiatement, mais Dieu que c'est ambigu ! On ne retient en effet de l'enfant que sa capacité d'étonnement qui en fait, et c'est en partie vrai, un savant et un philosophe en herbe. Or, ce n'est vrai qu'en partie : on verra très bientôt que Freud a suspecté cette fameuse curiosité de l'enfant en se demandant ce qu'il cherchait à savoir au juste. Et puis, arrêtons d'idolâtrer l'enfance, regardons un peu les films de W.C. Fields : un enfant c'est *aussi* monstrueusement égocentrique, et aussi monstrueusement stupide. Comme c'est un ignorant, il ramène tout à lui : cela s'appelle l'anthropomorphisme, on verra cela. Alors, là, je me dis que je fâche certainement pas mal d'entre vous : on ne touche pas aux enfants, à l'image saint-sulpicienne de ces petites merveilles ! Et pourquoi cette réaction ? Evidemment parce que vous vous pensez comme étant encore des enfants, et que vous vous sentez visés. Ne me dites pas non : des gens qui se font pouponner par leurs parents (ils font tout pour eux, leur retiennent leurs places de train, font attendre tout le monde en racontant leur vie et en posant mille questions au guichet, organisent leurs vacances et leur séjour, leur font à manger, les logent, au moins le week-end, vont voir et parfois menacer leurs professeurs s'ils n'ont pas de bonnes notes etc., sont effectivement des enfants. Des animaux également, parfois : la seule fois où une classe m'a témoigné un rejet qui m'a beaucoup atteint (cela s'est vite résolu par une explication, heureusement), c'est parce qu'elle avait cru comprendre que je méprisais ces aimables créatures... C'était injuste car on parlera beaucoup, ici, des performances affectives et intellectuelles extraordinaires des animaux, mais c'était significatif : on avait cru qu'en insultant les bêtes j'insultais la classe. J'ai d'ailleurs remarqué que plus les élèves sont faibles, moins ils s'intéressent à la culture, et plus ils s'identifient aux animaux, c'est logique. Qu'est-ce que nous, qui enseignons la philosophie, en entendons ! « Les

animaux, ils ont leur pensée, leur logique, et qui vous dit qu'elle n'est pas meilleure que la vôtre ? Vous n'êtes pas dans leur tête ». Désolé, mais on doit répondre à cette ineptie, car, que cela vous plaise ou non, c'en est une : d'abord, on peut juger d'une pensée par le comportement qu'elle engendre, sinon, aucune psychologie ne serait possible. Ensuite, l'enfant ressemble (au moins partiellement) à l'animal et, désolé de nouveau, mais la comparaison entre la pensée de l'enfant et celle de l'adulte est accablante pour l'enfant : ce dernier, je l'ai dit, reste enfermé en lui-même, est incapable de reconnaître et d'accepter le monde réel, s'enferme dans ses fantasmes, ne peut s'ouvrir en aucune manière : ni vers le monde pour le connaître (il dessine non ce qu'il voit, mais ce qu'il « sait »), ni vers les autres. On verra aussi ce qu'il en est, selon Freud, de ses désirs. Cela s'appelle, en psychanalyse, le « prégénital », et ce n'est pas terrible...

Bien entendu, il ne s'agit pas d'une diatribe contre la famille et l'enfance : je hausse le ton volontairement pour redresser le préjugé niais de l'enfant merveilleux. Le temps des critiques unilatérales de la famille est d'ailleurs passé. Je ne vise, au demeurant, que l'« idéal-type » de l'enfant (c'est une expression du sociologue Max Weber désignant le concept de quelque chose, que la réalité ne propose jamais sous une forme pure) : il est clair que, surtout vers cinq ou six ans, beaucoup d'enfants sont de véritables petits adultes, avec un désir extraordinaire de comprendre le monde et un humour ravageur. Eh bien, c'est par ce fil qu'il faut les tirer encore plus haut, au lieu de les encourager à régresser vers le « calin- tétée-pipi-caca » affectif que presque tous célèbrent aujourd'hui.

Vous voyez où nous amène une simple réflexion sur le « tu » ou le « vous » : c'est cela la philosophie. Pas la diatribe (cela c'est pour vous exciter un peu), mais le questionnement.

Qu'en conclure ? *Qu'il faudrait que je vous dise « vous », car, pour la philosophie, vous êtes des personnes et non plus des enfants.* Ici, vous ne parlerez de vos parents que si vous le désirez. Moi, je ne les connais pas et je ne les *suppose* pas. Evidemment, c'est totalement à contre-courant, c'est « réactionnaire », à une époque où on associe de plus en plus les parents à la gestion de l'Ecole. C'est réactionnaire de vouloir faire grandir les enfants ! Dans quel monde vivons nous... Eh bien, ce monde, par sa seule essence et sa seule démarche de pensée, la philosophie le conteste.

Et pourtant, pour finir, je vous dirai « tu » sauf si vous ne le désirez pas. Pourquoi ? D'abord parce que, le « tu » ayant tout dévoré, celui à qui on dit « vous » ressent cela comme de la froideur et de la distance. Ensuite parce qu'il y a une autre signification du « tu », on l'a dit plus haut, qui en fait le signe d'une proximité et d'une relative égalité. Or, si je vous considère comme des adultes, je vous vois comme des égaux. Le cours de philosophie, répétons-le, est sous le signe de l'amitié, c'est-à-dire de l'égalité. Notre savoir n'est pas (encore) égal, et le but est qu'il le devienne, mais notre raison, notre capacité de réflexion est la même. Citons Descartes : « le bon sens [il veut dire la raison] est la chose du monde la mieux partagée ». J'ai simplement à dégager ce bon sens de la gangle de préjugés d'origine affective qui l'enserme.

Terminons sur la fiche : après m'avoir répondu sur la question du « tu », vous m'indiquerez ce que vous aimez dans le domaine de la culture : quelles œuvres littéraires, quels tableaux, quelles musiques, quels films, car le cinéma est (parfois car c'est souvent une industrie) un art et nous y ferons souvent référence, et aussi vos activités corporelles (qui sont essentielles à l'équilibre psychique). Soyez certains que ces fiches seront lues attentivement. Une remarque : on constate que ces fiches que nous vous demandons raccourcissent avec les années, comme si les élèves n'avaient plus aucune envie de parler d'eux à leurs professeurs. Cela va avec ce qu'on doit bien nommer *l'idéologie du (mauvais) lycéen* : les profs et les adultes, tous des c...⁹ Celui qui leur parle, répond en classe et demande des explications à la fin de cours ? Un « fayot ». On doit les utiliser comme un client utilise une entreprise, point final. C'est bien ce que je disais : tous des « enfants-bêtes ». Alors je vous demande : voulez-vous vraiment que la belle solidarité qui unit les jeunes soit celle de l'infantilisme et de l'imbécillité satisfaite ? De toutes manières, vous n'avez pas le choix : le lycée, c'est fini dans un an. Si vous êtes encore dans cette disposition d'esprit, il est grand temps de changer sous peine de rater vos études (car, après le bac, on ne tolère plus ce genre de stupidité) et de devenir de tristes individus.

Si vous avez déjà repéré des œuvres philosophiques que vous aimeriez étudier de près, indiquez-les : vous savez que pour passer

⁹ C'est une citation.

l'oral du second groupe il vous faudra en connaître précisément deux. L'idéal serait d'en déterminer une assez vite afin de pouvoir faire utiliser son commentaire comme complément du cours.

Je vais maintenant chercher à préciser ce qu'est pour moi la philosophie. C'est un survol, pour une prise de contact, car le premier cours sera sur ce thème. Pour aller à l'essentiel, je vois plusieurs points :

1) *Philosopher, c'est penser en refusant (autant qu'il est possible) de se soumettre à tout pouvoir, qu'il s'agisse de contrainte, de commandement, ou d'influence.* Le geste de Descartes est ici exemplaire : il a refusé l'ensemble de l'enseignement qu'il avait reçu pour tout reprendre « dès les fondements ». C'est, d'emblée, de liberté du jugement qu'il s'agit, et c'est d'autant plus important à notre époque, car nous avons des décisions d'une importance considérable à prendre (par exemple touchant la bioéthique) et les grandes institutions ne s'accordent pas sur une doctrine unique et convaincante. C'est à chacun de réfléchir et de se situer.

2) *Philosopher, c'est aussi refuser de lâcher les questions fondamentales* (comme la vérité, le bonheur, autrui, l'amour, la mort etc.), celles qui décident du *sens* de l'existence. On verra que tout concourt, dans notre société technologique, à disqualifier ces questions et à les évacuer, avec des conséquences souvent dramatiques.

Ces questions, on le voit, nous atteignent tous. Leur objet est, comme on dit en philosophie, *l'universel*. Nous sommes tous concernés par le bonheur, le mal, le temps, la mort etc. La philosophie ne s'occupe pas de ce que chacun a de particulier et qui le différencie des autres. Elle cherche au contraire à *scruter ce en quoi nous sommes semblables* et ce qui peut nous faire nous *accorder*.

Cela peut décevoir fortement ceux qui ne cherchent qu'à affirmer leur identité propre et leur différence, c'est-à-dire, aujourd'hui plus que jamais, vous tous. Je vous répondrai deux choses :

- d'abord que vous avez tort, car faire fond sur un universel qui permet à chaque homme de se reconnaître comme homme est essentiel. Vous n'avez qu'à lire *Si c'est un homme* de Primo Levi pour comprendre ce qui s'est passé quand les nazis ont prétendu que les juifs étaient des autres absolus, des êtres étrangers à l'humanité. Jean

Claude Guillebaud, aujourd'hui, par exemple dans *La Refondation du monde*, insiste constamment sur cette perte de ce qui nous rassemble, perte qui nous condamne à ne vivre que sur le plan de la concurrence économique et de l'indifférence à autrui. Bien entendu, je lance cela en l'air, mais il faudra le fonder par la réflexion.

- ensuite, que vous avez, aussi, raison en ce sens que *nous ne pouvons vivre une vie humaine que si nous nous intéressons à nous-même*. On verra que Freud l'a génialement exprimé avec sa théorie du « narcissisme ». Celui qui ne s'aime pas veut mourir, mais il le nie et, pour cela, adopte des comportements violents. Il est donc parfaitement légitime de vouloir se connaître en tant qu'individu. Simplement, ce n'est pas la tâche de la philosophie, mais celle de la démarche psychologique. Une démarche scientifique, s'il est possible. D'où la question primordiale de la psychanalyse, qui s'est voulue une science de la personnalité inconsciente et consciente, secrète et proclamée. Ce n'est pas le moment de l'examiner, mais, en tout cas, si le dénigrement haineux de Freud et de la psychanalyse est venu jusqu'à vous (un certain Michel Onfray est si surmédiatisé que c'est possible), oubliez aussitôt ! Et comprenons-nous bien : je n'exige pas de vous que vous soyez freudien (ce serait un comble !) mais il serait indécent de refuser de s'intéresser à la psychanalyse par préjugé et sans inventaire. Cette démarche a été d'une fécondité incomparable *pour la philosophie*, et, si elle s'avère sans valeur, il faudra l'admettre, mais ce serait une sorte de catastrophe pour la pensée. Il faudra donc jouer son jeu tant que l'on n'aura pas prouvé qu'elle n'est pas pertinente, l'examen prenant au moins l'année, si on veut éviter les simplismes des surmédiatisés.

Pour ma part, j'ai ressenti comme vous cette *nécessité de prendre sa vie intérieure personnelle pour objet de sa réflexion permanente*. C'est pourquoi, après avoir achevé mes études de philosophie, j'ai fait une cure psychanalytique personnelle de dix ans et refait des études universitaires en « psychopathologie fondamentale et psychanalyse » jusqu'à ce qui est devenu le master et la thèse de doctorat (voir le début de cet ouvrage). Mon cours ne sera certes pas un cours de psychologie, on n'est pas là pour cela, mais la référence à l'inconscient sera une référence constante à côté de quelques autres (Platon, Aristote, Descartes, Husserl, Marx, Nietzsche et Sartre en particulier).

3) Mais philosopher n'est pas non plus s'enfermer dans une perspective propre. On dit souvent, en effet, qu'on veut « penser par

soi-même ». Mais qu'est-ce que penser ? Ce mot est d'une ambiguïté qui la prive de sens : penser, en effet, est d'abord compris comme « avoir une opinion et la dire », mais on verra à quel point l'opinion est souvent soit insignifiante soit fautive et, surtout, *non personnelle*. Quelle étrange illusion de mettre sa personne intime dans des opinions qui ne sont que celles des autres que l'on imite sans le savoir ! Alors, c'est sûr, c'est humiliant de prendre conscience de cela, et vous aurez à surmonter ce terrible sentiment de blessure narcissique. La pensée personnelle est à ce prix et non y sommes tous passés.

4) Cette mise en question de soi *inscrit notre vie dans une perspective historique*. Ah ! L'histoire, dont on est en train de massacrer l'enseignement dans les lycées. Il est vrai que le massacre était déjà bien entamé du fait des absurdes réformes ayant généralisé, de manière simpliste comme toujours, l'enseignement de L'Ecole des annales et de Fernand Braudel, ainsi que la doctrine structuraliste (on verra tout cela plus tard). Braudel avait raison de vouloir que l'historien analyse de longues périodes et construise des problématiques, mais cela a donné la *disparition pure et simple de la dimension du temps et de la chronologie*. Un désastre philosophique, car la philosophie, on le verra, commence par nous rappeler et prendre en charge intellectuellement la finitude temporelle de notre existence qui est peut-être (il faudra l'établir) le ressort secret de notre activité de pensée. D'autre part, et cela aussi nous l'étudierons pendant l'année, *il n'y a pas d'identité à soi-même qui ne passe par un regard historique sur son existence* : « j'étais ainsi, j'ai changé, j'ai gardé telle ou telle idée, telle ou telle réaction typique, mais par ailleurs je ne pense plus que etc. » Comment voulez-vous avoir une idée de ce que vous êtes si vous ne faites pas ce genre de bilan ? Or, là encore, la société technologique moderne nous met en péril. C'est le fameux thème des « mutants » : à force de se gaver d'écrans, les jeunes sont en train de perdre tous les repères qui, pour nous adultes, font notre être : plus de vie intérieure, plus de mémoire, incapacité totale à unifier, à penser ensemble les différents moments de leur vie, accueil en soi de personnalité multiples qui ne s'influencent pas etc. Serge Tisseron a étudié cela dans *Virtuel, mon amour*, et on en reparlera. Cette indifférence nouvelle au temps qui passe (confortée par la communication instantanée) provoque une indifférence méprisante à l'égard de la durée lente : on s'ennuie tout de suite, on ne voit pas en quoi il faudrait se souvenir de propos tenus la veille ou la semaine

dernière, alors, vous pensez, les penseurs du passé, qu'est-ce qu'on s'en moque ! Cela rend impossible aux jeunes, par exemple, de s'immerger dans le sublime film de Luchino Visconti *Mort à Venise*, dont la lenteur majestueuse s'explique par le fait que les mouvements de caméra et le découpage en séquences sont calquées sur le rythme très ample de l'*adagietto* de la cinquième symphonie de Gustave Mahler. Quand j'ai vu ce film pour la première fois, j'ai été ému aux larmes. Il y a bien longtemps maintenant, des classes avaient ressenti la même émotion. Je l'ai repassé en 2008, les élèves, poliment, m'ont dit que c'était très beau, mais je sentais bien qu'ils s'étaient ennuyés¹⁰. C'est la même chose pour les drames musicaux de Richard Wagner : ils créent une émotion absolument unique, ce qui explique l'admiration exaltée et fanatique dont ils font l'objet depuis leur création sans prendre une ride, mais cette émotion cristallise au troisième acte, à cause de la mémoire plus ou moins consciente des thèmes musicaux qui n'ont cessé de revenir aux oreilles du seuil de la « mélodie continue ». Cela crée un véritable état hypnotique. Or, dans un monde où on oublie tout à la minute, comment cela serait-il encore possible ? Ceux qui persistent à se ruer à la Bastille ou ailleurs pour un drame de Wagner sont simplement ceux qui résistent à ce terrifiant changement¹¹.

¹⁰ Après avoir écrit ces lignes, je viens de recevoir une lettre, celle d'une de mes élèves de 1984 (!) qui ressurgit, a voulu passer me voir et ne m'a pas trouvé, et qui me redit son bonheur d'avoir découvert la philosophie et... *Mort à Venise*, que j'avais fait voir à l'époque. C'est devenu son film préféré. Qui, aujourd'hui, parmi nos élèves, connaît Visconti ou Fellini et font de leurs œuvres leurs films préférés ?

¹¹ En revanche, les jeunes sont très sensibles à la musique classique quand l'obstacle de la lenteur n'existe pas. J'ai organisé une audition d'extraits du *Tristan et Isolde* et du *Parsifal* de Wagner, c'était l'enthousiasme : un silence religieux et des auditeurs bouleversés sur les plans émotionnel et esthétique. Alors qu'un sur cent seulement en écoute ! Alors, s'il vous plaît, une bonne résolution : écoutez régulièrement ce genre de musique et demandez à vos parents de vous aider en vous forçant à le faire ! C'est vital et urgent. Je suis convaincu que les changements de comportements que l'on regrette parfois aujourd'hui sont dus en partie à ce qu'on n'écoute plus de musique classique (cela dit sans aucun mépris pour les autres *véritables* musiques).

Eh bien, que vous le vouliez ou non, je vais vous obliger vous aussi à résister. Du moins le temps de l'expérience philosophique. Car si, à la fin de l'année, vous concluez que ce vieux monde doit rendre l'âme et que vous célébrez l'arrivée des mutants de l'instant pur oublieux de tout passé, je n'aurai rien à dire, c'est votre droit, mais je penserai que j'ai dramatiquement échoué. Selon moi, en effet, la démarche philosophique est inséparable de ce « vieux monde » et de son expérience du temps continu. Elle se rapproche par là de la cure psychanalytique (qu'elle a d'ailleurs peut-être elle-même suscitée). Cette dernière, dont on reparlera évidemment, installe chez le sujet qui vient deux fois par semaine parler sur un divan, un lent processus de transformation. C'est dans ce temps linéaire majestueux que sa personnalité se remodele et que les questions qui définissent le noyau de son être trouvent petit à petit sinon une solution, du moins un déplacement et un éclairage nouveaux. On passe et repasse des centaines de fois devant un désir inconscient en une spirale permettant de s'en approcher toujours un peu plus. La philosophie, c'est la même chose : *la réponse que l'on donne à la question du bonheur, de l'amour ou d'autrui au début ne peut que murir et évoluer en cours d'année*. Le cours idéal consisterait donc à approfondir toutes les questions du programme simultanément : chaque cours sur une question durerait toute l'année et on verrait les réponses murir. C'est malheureusement impossible pour des raisons d'efficacité scolaire, mais j'essaie toujours de rejoindre ce processus général d'élaboration à l'occasion des cours sur les questions. C'est du trapèze, mais on y arrive. En tout cas, celui qui prétend traiter, par exemple, la question du bonheur en quelques heures n'a vraiment rien compris à la philosophie. Certains collègues sont malheureusement dans ce cas.

Philosopher, c'est donc faire de sa vie une histoire.

5) *Penser, c'est donc non pas exprimer ses opinions, mais les mettre en question, en douter, les analyser avec méfiance, et les confronter à celle des autres*. La philosophie est, depuis Socrate, pratique du dialogue. On dialogue avec les autres et (ou) avec soi-même. Mais ici, attention : qu'est-ce que dialoguer philosophiquement ? La vie politique et les médias (Europe 1, par exemple, est spécialiste des débats contradictoires aux informations) nous ont imposé un style de discussion, de type combat : on est bien décidé à « rester sur ses opinions » et on ne cherche qu'à trouver des arguments pour terrasser

ses adversaires. Les moins bons des élèves sont totalement imprégnés par ce modèle, d'où des questions lancinantes : « Monsieur, pourquoi fait-on des cours et pas des débats ? » Les cours les ennuiant, et, aujourd'hui, l'ennui est réhébitorie. On philosophera sur l'ennui, expérience profonde littéralement massacrée par la culture de masse moderne. Mais, en tout cas, ce type de débat est la mise à mort de la philosophie : on prétend faire le tour d'une question fondamentale (comme la violence, le bonheur etc.) par un débat de deux heures ! Qui ne voit le ridicule de la chose, alors qu'on vient de dire que faire longuement « travailler » les questions était essentiel. Et en plus, ces débats restent des « débats d'opinion » au sens indiqué. Le dialogue philosophique est aux antipodes de ces pratiques tout juste bonnes à amuser le peuple pour le faire tenir tranquille. Il exige que l'on se décentre, que l'on s'efforce *d'épouser provisoirement le point de vue de l'autre afin de voir s'il pourrait devenir le nôtre*. Si un débat est incapable de faire bouger notre idéologie spontanée, il ne sert à rien et est même nocif, car il nous donne bonne conscience et nous encourage à persévérer dans notre fermeture d'esprit. En France, depuis que le journal *Le Monde* a décidé de s'orienter politiquement à gauche, il n'y a plus que de la presse partisane, rendant très difficile la moindre ouverture philosophique. Le problème est que les idéologies tombent et la philosophie reste, à condition de continuer à en faire !

Venons-en à l'organisation concrète de notre travail. Vous devrez avoir un classeur avec feuilles volantes (et non un cahier, car on doit pouvoir temporairement rapprocher des passages de cours différents). Vous prendrez méticuleusement tout ce que je dicterai : en général j'explique quelque chose, s'il y a des questions j'y réponds, et, lorsqu'il me semble que c'est clair et que j'ai trouvé les bonnes formules, je dicte. Vous êtes en effet devenus incapable de bien prendre des notes autrement que sous la dictée, à cause du laxisme du collège. On devrait apprendre très tôt à écrire *le plus vite possible, sans abréviations* (un texte avec des abréviations est illisible et impossible à mémoriser). Dicter vous facilite le travail et vous forme (le professeur cherche et trouve devant vous la meilleure formulation écrite, et vous ferez de même en l'imitant). Mais une chose est sûre : cela ne suffit pas. En effet, quand un point passionnant surgit, par exemple d'une question pertinente de l'un d'entre vous, je saisis la perche et je me lance dans

des explications à chaud qui sont souvent le meilleur du cours, car c'est un dialogue. On ne peut imaginer de perdre toute trace de cela. En bref, il faut prendre le maximum en notes : pas question d'expliquer une demie heure et de dicter ensuite un résumé. Il faut dicter dès qu'une idée est bien formulée (quelques minutes d'explication, dictée etc.). *Et vous devez tenter de prendre en notes la totalité des échanges lors des questions/réponses. N'écoutez pas ceux qui vous disent qu'il faut prendre « l'essentiel ».* Cette formule est creuse, car, si l'essentiel se réduit à peu, c'est que le professeur bavarde. Il est donc mauvais. S'il ne l'est pas, tout ce qu'il dit est important, non seulement le contenu mais les connecteurs logiques, le raisonnement.

Ensuite (et vous devez faire cela avec ce livre), tous les deux ou trois jours de cours, vous relisez vos notes, si possible au moins deux fois, en surlignant ce qui est particulièrement important, et vous préparez des questions pour le cours suivant. C'est la seule manière de procéder : *n'allez surtout pas chercher sur internet ou ailleurs des « compléments », c'est-à-dire d'autres cours.* Cette méthode est catastrophique. On prend bien ses notes et on étudie son cours surligné, on en fait un plan et on lit de la philosophie (des œuvres de philosophie). *On ne met pas ensemble deux cours différents, c'est la meilleure manière de brouiller les idées.* Et on n'attend pas les devoirs en classe pour réviser la philosophie : autre catastrophe. Hors de question, également, de se contenter d'un résumé scolaire parce qu'on pense que les cours sont trop compliqués : une philosophie simpliste n'est pas de la philosophie.

Un dernier point, avant de commencer, concerne la lecture. Vous lisez de moins en moins (j'entends, de moins en moins d'œuvres majeures du passé, parce que lire les productions du moment qui seront oubliées dans un an, c'est perdre son temps). On retrouve ici les « mutants » : on nous dit que l'image a détrôné le texte. Certains s'en félicitent, crient à la révolution, évoquent l'invention de l'imprimerie... On trouve toujours des faibles d'esprit pour se pâmer devant tout progrès technique. Au contraire, il y a une pauvreté de l'image sur le plan de l'information, qui est dramatique. Faites l'expérience de regarder un journal télévisé, puis d'écouter un journal radiodiffusé : vous serez étonné de la quantité d'informations présentes dans le second et absentes dans le premier. Si on ajoute que l'image hypnotise

et détourne d'écouter le commentaire, on est édifié. *Ce qu'il vous faut d'urgence c'est une réorganisation de votre temps en fonction d'une éthique réglant l'usage des écrans* : on ne regardera que très rarement les émissions télévisées dégradantes (nouvelle star et compagnie), et on ne se permettra qu'une demie heure grand maximum de conversation téléphonique ou de sms. On se couchera à des heures normales, sauf quand on sortira. On consultera un hebdomadaire d'information. Enfin, on lira de la grande littérature et un peu de philosophie. Ce dernier point est délicat car la philosophie est difficile. Je vous proposerai pour chaque cours une bibliographie commentée pour vous aider. J'ai éliminé tout ce qui était trop long ou trop ardu.

Soyons, maintenant, précis : vous avez un examen en fin d'année qui requiert que le programme ait été vu en totalité. Les élèves de prépa et les étudiants doivent aussi retravailler ce programme, car il s'agit tout bonnement de préparer les épreuves de philosophie générale de l'Ens, du Capes ou de l'Agrégation. Je répète en effet que, lorsque le niveau de l'épreuve monte, c'est la richesse des développements philosophiques avec des références qui augmente, mais *la problématisation reste la même*. Le nombre d'élèves de classe préparatoire incapables de problématiser un sujet est sidérant. Or c'est en terminale que l'on se forme à ce travail et il faut toujours revenir à cette source.

Le problème est ici de savoir dans quel ordre il faut aborder les questions.

Voici l'ordre officiel :

- Terminale L : La conscience, la perception, l'inconscient, autrui, le désir, l'existence et le temps, le langage, l'art, le travail et la technique, la religion, l'histoire, théorie et expérience, la démonstration, l'interprétation, le vivant, la matière et l'esprit, la vérité, la société, la justice et le droit, l'Etat, la liberté. Le devoir, le bonheur.

- Terminale S : la conscience, l'inconscient, le désir, l'art, le travail et la technique, la religion, théorie et expérience, la démonstration, le vivant, la matière et l'esprit, la vérité, la société et l'Etat, la justice et le droit, la liberté, le devoir, le bonheur.

- Terminale ES : la conscience, l'inconscient, autrui, le désir, le langage, l'art, le travail et la technique, la religion, l'histoire, la

démonstration, l'interprétation, la matière et l'esprit, la vérité, la société et les échanges, la justice et le droit, l'Etat, la liberté, le devoir, le bonheur.

Je ne vais considérer que le programme des L, les autres étant le même moins certaines questions.

L'ordre est-il philosophiquement satisfaisant ? Je réponds que non. Evidemment, la question de l'ordre est inextricable, car elle n'est pas philosophiquement neutre : si, par exemple, j'estime, comme Karl Marx, que « ce n'est pas la conscience des hommes qui détermine leur existence », et que c'est, au contraire, « leur existence qui détermine leur conscience »¹², je dois commencer par montrer ce conditionnement de la pensée par l'infrastructure sociale. Je traiterai donc : la société, la liberté, le langage, la science, puis l'art et la religion etc. C'est-à-dire que j'aborderai l'art avec l'idée que c'est un simple produit social. Même chose pour le devoir, la justice, et, en général, la conscience. Commencer par la conscience, c'est présupposer qu'elle ne présuppose rien qui la produise et la conditionne. Un marxiste pourra donc taxer le programme officiel d'idéalisme. Mais on peut, en réponse, demander à ce marxiste comment il a fondé sa thèse du conditionnement social : il a dû réfléchir, user de sa conscience, prendre une distance critique. Si la conscience était un pur reflet de la structure sociale, une telle prise de distance serait impossible. Ce fut le drame du sociologue Pierre Bourdieu d'affirmer toute sa vie ce déterminisme social pour finir par reconnaître qu'il y avait du jeu dans les structures et qu'une mise en question de la structure pouvait surgir en son sein même. Il n'est donc pas absurde de commencer par la conscience sauf qu'on oublie que cela présuppose une autre problématique : celle de la démarche philosophique elle-même.

Je vais donc proposer mon propre ordre pour le questionnement de cette année.

D'abord, comme on vient de la dire, commencer par la conscience suppose qu'on sache comment l'aborder. C'est donc la méthode de

¹² K. Marx, *Critique de l'économie politique*, Avant-propos, Œuvres, tome I, Gallimard, La Pléiade, p. 272.

réflexion elle-même qui reste implicite et qu'on présuppose donc comme allant de soi. Or, on verra que la philosophie se définit d'abord par le rejet de toute présupposition non explicitée et non fondée. C'est la première figure de la liberté philosophique : ne rien accepter comme vrai avant d'en avoir jugé. *Pour traiter de la vérité de la conscience il faut d'abord penser la conscience de la vérité.* Nous commencerons donc par la question de la vérité. S'il n'y a pas de vérité, aucune démarche philosophique n'a de sens. Autant rentrer chez nous tout de suite pour regarder la nouvelle star ! Alors, oui, c'est une question redoutable à affronter en début d'année devant des classes de jeunes qui clament « à chacun sa vérité », mais celui qui ne l'affronte pas tout de suite voue son cours à l'incohérence.

Il est alors possible *d'interroger l'essence de la conscience et d'aborder l'inconscient*, car la recherche de la vérité est une recherche consciente. Autrement dit, après avoir établi que l'idée de vérité a un sens et construit les principales procédures de la connaissance en général, nous appliquons les résultats au phénomène nommé « conscience » : c'est-à-dire que nous testons l'hypothèse que nous pouvons connaître le monde et nous abordons *le redoutable problème de la connaissance de nous-même*. L'idée de conscience, avec ce qu'on nomme le « sens externe », introduit la question de notre rapport au monde qui nous entoure, donc, la question de la *perception*, qui doit être abordée ici et non ailleurs.

Ensuite, il faut aborder le désir, qui est le principal de ce qui, de mon être intime, surgit à ma conscience. Ce n'est pas pour rien que Freud a assimilé l'inconscient psychique au désir. Mais la problématique du désir est beaucoup plus large : c'est la question de ce que nous sommes, la question *anthropologique*¹³, qui est posée : sommes-nous nature ou culture ? Ou encore autre chose ? On introduit déjà une réflexion sur la *société*, à partir du concept de culture. Nous n'en sommes toujours pas sortis. Je me rappelle un repas récent entre collègues qui a failli très mal tourner à cause d'une discussion sur le poids de l'inné (des gènes) sur le comportement. C'est ce genre de question qui nous divise aujourd'hui : jusqu'où l'homme peut-il aller

¹³ L'anthropologie est l'étude scientifique de l'homme. Aujourd'hui le terme désigne souvent la théorie générale de l'ethnologie, qui est l'étude des peuples.

dans l'artifice ? Conserve-t-il une base naturelle impossible à transgresser ? Au-delà de cette dualité Nature/Culture, peut-on parler d'une essence métaphysique du désir, en ce sens qu'il serait désir d'un ailleurs absolu ? En ce moment, on philosophe beaucoup, en France, dans les médias et dans les rues, à cause de la question du « mariage pour tous ». C'est très intéressant car, sans le savoir, ces gens se jettent à la tête des arguments philosophiques connus, mais sans philosopher (c'est-à-dire sans dialoguer ni unifier ces arguments en une conception du monde cohérente)¹⁴.

Donc, la conscience, l'inconscient, le désir, la société, le sujet, ce seront les questions qui animeront le second et le troisième volume de ce cours.

Mais ce thème de l'ailleurs et du dépassement du donné naturel introduit inévitablement, on vient de lâcher le mot, *la dimension métaphysique de notre existence*. On verra que ce terme a une histoire complexe mais désigne *le questionnement sur l'être* qui ne se réduit pas au paraître. L'ordre des faits est interrogé quant à son sens profond, voire caché. Or, c'est la religion qui a longtemps pris en charge cette dimension. La philosophie veut la reprendre pour son propre compte, et d'abord interroger cette religion qui prétend, peut-être un peu vite, répondre. Donc, la question de Dieu (métaphysique) et la question du fait religieux (anthropologie). Mais la religion n'est-elle pas d'abord une réponse à la double question du temps et de la mort ? On ne peut analyser la première notion sans tomber devant le mur des autres. Et le questionnement s'étend encore, car *il y a une autre manière de « répondre » à Chronos, c'est l'histoire*, qui cherche à inverser le cours du devenir pour instaurer un temps de l'espoir.

Il faut ajouter, et seulement maintenant, Autrui. En effet, on aura déjà abordé la question de la société et de son influence sur moi, mais la question d'autrui est plus pointue : c'est celle de *l'altérité, de ce qui fait qu'autrui est autre*. Absolument autre ou relativement autre, il faudra le savoir. C'est aussi la question de la relation avec cet autre, qui met en jeu *l'identité du moi*. C'est la problématique du *sujet*, déjà abordée avec celle de la conscience, mais *qu'il faut reprendre sous l'angle de l'affrontement de l'altérité*. Or, le débat avec le désir est contenu dans la

¹⁴ J'écris ces lignes le 15 janvier 2013.

question générale de savoir qui nous sommes devant les autres. Il faut donc l'avoir déjà traversée, d'autant plus que c'est mon désir qui me porte vers l'autre, ce qui crée un lien naturel entre ces deux questions. Par ailleurs, c'est une réflexion sur le Dieu de l'Ancien Testament et de l'islam qui a inspiré les philosophies de l'autre humain absolument autre, comme celle d'Emmanuel Levinas.

Donc, Dieu, la religion, le temps et l'existence (la vie)¹⁵, l'histoire, Autrui : quatrième volume.

Ensuite, ces réflexions théoriques sur le monde et nous-mêmes appelleront clairement un prolongement non plus théorique, mais, au sens *kantien*, pratique¹⁶. Mes actions font en effet partie de ce monde, elles s'y inscrivent, et elles engagent mes relations avec autrui par leurs conséquences. Ici, la philosophie fait un saut qu'elle devra justifier : elle ne scrute plus l'être mais s'interroge sur le devoir-être, le juste, le légitime : cinquième volume.

Ici vont se regrouper ici plusieurs questions en une problématique très dense qu'il faut aborder avec méthode sous peine de s'y perdre : le travail, la technique, le droit, la justice, l'Etat, le devoir, le bonheur, comment articuler tout cela ? Je prétends que *c'est le concept de liberté qui le permet*, mais il nous faudra déployer la problématique de la liberté dans son ensemble, *conquérir un concept de liberté qui nous satisfasse et examiner ensuite comment cette liberté peut trouver sa chair dans la vie sociale* (le droit, le travail etc.). Cela signifie qu'on peut philosopher sur la liberté d'abord sur un plan purement moral, point de départ qui nous vaudra les foudres de notre ami marxiste du début¹⁷. Je m'aperçois qu'avec les années je *donne de plus en plus à la question de l'éthique la place centrale* et le lieu d'une articulation générale de toutes les questions. C'est que notre époque est devant une série de décisions à

¹⁵ L'idée d'existence se précise par rapport à celle de vie, ce pourquoi nous traiterons alors du vivant, de la connaissance biologique et des réflexions sur l'univers qu'elle peut inspirer.

¹⁶ Disons provisoirement que le champ pratique est pour Kant celui de l'action morale.

¹⁷ J'en parle sans légèreté : pendant de longues années j'ai tenté de me convaincre que j'étais marxiste.

prendre dont l'importance donne le vertige et qu'il importe plus que jamais de savoir si nous sommes responsables de nos actes et comment éviter de faire le pire. Cela fera l'objet de notre sixième volume.

Enfin, il faudra clore provisoirement le parcours en faisant le bilan des acquis de notre réflexion en reposant la question de la métaphysique : la matière et l'esprit. Nous reviendrons ultimement sur la question de la vérité en regroupant tout ce que nous aurons dit sur les sciences humaines (septième volume).

J'ai donc rédigé ce cours avec le souci constant de la pédagogie. J'ai gardé les digressions, les diatribes et les traits d'humour qui le font vivre : ce n'est pas cela la philosophie, mais c'est l'assaisonnement qui la rend goûteuse pour vos palais. Enfin, j'ai souligné beaucoup de choses : c'est lourd et certains trouvent cela prétentieux, mais c'est indispensable pour guider votre lecture et vous rendre sensible au vif de l'idée.

Voilà, nous pouvons commencer.

— FIN DE L'EXTRAIT —